

Avril 2021, pages 12 et 13

7 traductions

En Calabre, le procès au long cours de la 'Ndrangheta

Mafia, les raisons d'un enracinement

Moins connue que Cosa Nostra en Sicile ou la Camorra napolitaine, la 'Ndrangheta, la Mafia calabraise, est pourtant l'une des plus redoutables. Exerçant son emprise sur l'économie et la politique, et contrôlant ainsi de vastes territoires, elle se trouve aujourd'hui au cœur d'un procès historique. Mais la répression ne peut suffire si l'on ne s'attaque pas également aux racines de cette criminalité organisée.

par Giovanni Ierardi

0



Anonyme. – Femmes devant leur maison, Mesoraca, Calabre, date inconnue

L

e « maxi-procès » qui s'est ouvert le 13 janvier dernier dans le tribunal-bunker de Lamezia Terme, dans la province de Catanzaro, en Calabre, la région la plus pauvre d'Italie, invite à une réflexion sur la Mafia et ses diverses composantes — la 'Ndrangheta (la Mafia calabraise), mais aussi Cosa Nostra (Sicile), la Camorra (Naples) et Sacra Corona Unita (Pouilles).

La scénographie est imposante : 355 accusés, 438 motifs d'inculpation, 600 avocats, 30 parties civiles ; des journalistes du monde entier qui s'agitent dans un immense centre d'appels de 3 300 mètres carrés transformé en un tribunal ultraconnecté et sécurisé. C'est dans ce théâtre monumental que le parquet, en la personne du procureur Nicola Gratteri, entend mettre au jour les accointances de la 'Ndrangheta avec le milieu politique, la franc-maçonnerie — qui semble servir de truchement pour établir le contact avec les élites locales — et le monde des affaires. Les chefs d'accusation ne manquent pas : association de malfaiteurs, homicides, extorsion, usure, blanchiment, détournement de biens publics... Ce procès, aboutissement de quatre années d'enquêtes jalonnées de menaces de mort contre le procureur (qui vit sous protection renforcée), a été baptisé « Rinascita-Scott » — *rinascita*, « renaissance », dans l'espoir que la région puisse se libérer de la Mafia ; et « Scott » en hommage à Scott William Sieben, un agent du Federal Bureau of Investigation (FBI) mort en 2015 qui a permis à M. Gratteri de démêler les liens entre les cartels de la drogue colombiens et la 'Ndrangheta.

Ce 13 janvier, le procureur est matinal. Devant les caméras dès 8 h 30, il souligne la nécessité d'aller vite (notamment pour éviter la prescription) et invite l'opinion publique à considérer magistrats et membres des forces de l'ordre comme « *des personnes auxquelles on peut se fier* ». Mais, tandis qu'il s'exprime, une foule d'images reviennent en mémoire. D'innombrables affaires obscures et confuses, des statistiques, des rapports parlementaires (le premier consacré à la Mafia date de 1876), des galeries de personnages, héros, délinquants, magistrats ; autant de bribes de l'histoire italienne, ce pays où siège depuis 1962 une commission parlementaire antimafia et qui dispose de multiples chaires consacrées au phénomène (à l'université de Pavie, de Rome...).

On songe également aux images d'un autre « maxi-procès », celui de Cosa Nostra à Palerme en 1986-1987, le premier du genre à témoigner d'une véritable volonté d'intervention de l'État, et qui s'était conclu par de très lourdes condamnations (un total de 2 665 années de réclusion). On repense enfin aux images cauchemardesques de la réponse de la Mafia à ce même procès : une portion d'autoroute sicilienne déchiquetée par cinq cents kilogrammes d'explosifs, le 23 mai 1992, dans un attentat qui a vu périr le juge Giovanni Falcone, son épouse et ses trois gardes du corps. Cette tragédie reste un fait marquant de l'histoire italienne. Après ce « maxi-attentat », l'État renforça significativement la lutte antimafia. Cosa Nostra mit graduellement fin à sa stratégie de l'ultraviolence spectaculaire, inaugurant, sous le règne du nouveau « boss » Bernardo Provenzano (1995-2006), qui succéda à Salvatore « Toto » Riina, sa stratégie des abysses : agir en immersion, dans les profondeurs.

Si l'aspect hors norme de ces procès met en scène la puissance de l'État et sa détermination à déployer son arsenal répressif, il nourrit également de nombreuses questions : comment et quand finira le procès Rinascita-Scott (celui de Palerme a duré, toutes juridictions confondues, près de cinq ans) ? Combien d'accusés seront finalement condamnés, et à quelles peines ? Quelles en seront les conséquences économiques et politiques ? Mais surtout : qu'est-ce que la Mafia ?

Pour Giuseppe Pitrè, « le sens que ce mot a fini par revêtir est presque impossible à définir (1) ». Ce spécialiste des traditions populaires siciliennes évoque une « sensibilité mafieuse », c'est-à-dire une certaine vision de la vie, des règles de comportement, une façon de rendre la justice en dehors des lois et de l'État. Dans *Le Jour de la chouette*, en 1960, l'écrivain Leonardo Sciascia définissait Cosa Nostra comme « un système qui gère les intérêts de pouvoir d'une classe que (...) nous pouvons définir comme bourgeoise ; qui ne naît et ne se développe pas dans le vide de l'État, mais à l'intérieur de l'État. La Mafia, en somme, n'est qu'une bourgeoisie parasitaire, une bourgeoisie qui n'entreprend pas mais qui exploite » — tout en affirmant ce qu'il appelle aussi la « sensibilité mafieuse » (2).

« La Mafia est une montagne de merde ! » Cette phrase, tant de fois criée ou inscrite sur les murs des villes, exprime une légitime condamnation. Mais condamner ne saurait suffire pour saisir la nature du phénomène et pouvoir ainsi le combattre. Si la Mafia est une montagne, c'est avant tout une montagne de marchandises — cigarettes, produits de contrefaçon, drogues, armes, argent... — qu'elle a su se procurer notamment par la violence et la corruption. Une « Mafia entrepreneuriale (3) » très compétente s'est depuis longtemps développée, qui sait administrer, organiser, accumuler et où chacun a sa place : patrons-dirigeants, surveillants, ambassadeurs, associés, alliés, producteurs, fournisseurs, clients, consommateurs. La Mafia édicte et dicte ses lois, fait des compromis, engage des négociations, organise des médiations. Comme un second État qui serait né et aurait prospéré dans les failles du premier.

Il faut ainsi comprendre les « raisons de la Mafia (4) ». L'expression, parfois perçue comme complaisante, a pu scandaliser. Pourtant, lutter efficacement contre une organisation criminelle nécessite de connaître les causes profondes de son existence, ses valeurs, son univers symbolique, l'ordre juridique dans lequel elle s'inscrit ; en un mot, sa culture.

En 1861, l'Unité italienne fait surgir la douloureuse et épineuse « question méridionale ». Le sous-développement du sud du pays (le Mezzogiorno) le place de facto dans une position d'infériorité au sein du nouvel État. Cette fracture originelle devient dès les débuts de l'Unité une contradiction béante, une divergence dans le processus de développement économique, politique et civique de la jeune nation, comme si deux organismes poursuivaient chacun leur évolution propre. Très vite, la bourgeoisie du Nord, dont les régions-États avaient développé leur économie au contact des pays frontaliers, devient hégémonique.

Dans le Sud, où l'économie et les infrastructures sont à la peine, la classe possédante est « terrienne » et craint que son pouvoir ne soit menacé par des révoltes et des jacqueries paysannes. C'est donc très naturellement qu'elle se tourne vers la Mafia, alors organisée en de multiples bandes armées, pour défendre ses terres et asseoir sa domination. Ces groupes criminels avaient d'ailleurs déjà combattu Giuseppe Garibaldi, le « père de la patrie » italienne, et sa promesse de redistribution des terres aux paysans : la Mafia servit alors de bras armé aux latifundistes (grands propriétaires) et empêcha la redistribution. Au moment de l'Unité, le Sud était divisé entre latifundistes et Mafia d'un côté, paysans et petits propriétaires de l'autre. Le tout nouvel État suscita le mécontentement en imposant l'impôt et le service militaire, privant ainsi les familles pauvres de bras précieux pour le travail des champs. Affirmant ses nouvelles prérogatives, l'État s'employa à convaincre les récalcitrants en envoyant les carabinieri, un corps étranger à la culture locale. Tout cela contribua au renforcement de la Mafia et à sa légitimation auprès d'une partie de la population.

Dans le rite d'initiation auquel doit se soumettre tout nouveau membre de l'organisation criminelle, on retrouve un certain idéal, la mise en avant de diverses qualités : bravoure, excellence, mérite, courage, vertu morale, distinction, honneur (5). La culture mafieuse se réfère à des principes analogues aux valeurs traditionnelles et populaires si prégnantes dans le sud du pays, et remontant à des temps bien plus lointains. Elle utilise ces valeurs en les tordant, en les adaptant à sa propre réalité, à sa propre finalité.

Enracinée dans un terreau archaïque, la 'Ndrangheta a subi au fil des décennies de continues mutations, comme nombre de cultures et de sous-cultures. Protégée par le dense labyrinthe qu'est le maquis du massif de l'Aspromonte, elle se consacrait jusqu'aux années 1980 au racket et au rapt. Avec la drogue, elle s'est transformée en une holding internationale du crime et du trafic de cocaïne, sans pour autant changer ses règles et ses valeurs. Elle se présente donc comme un amalgame où coexistent archaïsme et modernité, tradition et innovation, liturgie primitive et culture d'entreprise. Ses rites d'affiliation restent immuables (purification du lieu, formules quasi ésotériques,

échange de sangs), mais son personnel, en revanche, est « moderne » : il est à la pointe de la technologie numérique pour recycler le fruit de ses activités sur Internet (6).

Dans la culture mafieuse, la prison joue un rôle central et stratégique. Lieu d'épreuve, elle est aussi celui de l'apprentissage, où s'enseignent les *pugnali, cuteddi e bastuni* (« poings, couteaux et bâtons »), où l'on obtient les titres qui permettront de conquérir des grades de commandement. Le mot « 'Ndrangheta » (ou « 'Ndranghita ») renvoie au grec *anér agathos* : l'organisation se vit comme une association d'« hommes parfaits », maillant le territoire de *'ndrine* (« clans » ou « familles »). Mais tout le paradoxe de l'organisation calabraise, chargée de culture machiste jusque dans son nom, c'est que la figure symbolique de la mère, facteur de cohésion de la famille, du clan, de la *'ndrina*, y joue un rôle central. Le chef du clan est appelé « *il mamma santissima* », « la mère très sainte », celui qui soude le groupe. Contrairement à Cosa Nostra ou à la Camorra, la 'Ndrangheta ne produit d'ailleurs que très peu de « collaborateurs de justice » ou repentis. En outre, en vidant villes et villages d'une grande partie de leur composante masculine, les vagues migratoires successives du Sud — plus importantes en Calabre — ont, de fait, conféré aux femmes le pouvoir d'organiser l'espace social, dans une double carence de pères et d'État. C'est là une clé pour comprendre la profondeur de l'ancrage de la 'Ndrangheta et l'enchevêtrement de ses ramifications.

Appréhender cette réalité implique de se départir d'images stéréotypées, réductrices : la Mafia relève de la délinquance et ne nécessite que des mécanismes et des actions d'ordre policier et judiciaire ; la Mafia est un phénomène totalement étranger à la volonté des masses, car le peuple est bon, selon un certain néoromantisme qui n'aide pas au sens critique ; la Mafia est une maladie, c'est-à-dire une fatalité, on n'y peut rien, etc. (7).

En viendra-t-on à bout ? La véritable question n'est pas de savoir si la Mafia finira par disparaître, car, comme l'avait affirmé le juge Falcone, dans une déclaration désormais célèbre, « *la Mafia est un phénomène humain ; comme tous les phénomènes humains, elle a un début, une évolution et, par conséquent, elle aura aussi une fin* ». Mais quand, et comment ? Il est illusoire d'imaginer son assèchement par le biais de procès et d'arrestations spectaculaires, aussi nécessaires et utiles soient-ils. Falcone déclarait encore : « *Si nous voulons la combattre efficacement, il ne faut pas la transformer en monstre. Elle n'est ni une pieuvre ni un cancer. Il nous faut reconnaître qu'elle nous ressemble.* » La lutte consiste surtout à l'empêcher de gagner du terrain. Dans cette perspective, l'éducation peut jouer un rôle décisif, l'école constituant le lieu idéal pour organiser la « résistance ». Selon le procureur Gratteri, il s'agirait avant tout de faire advenir le « *désir* » de ne pas devenir mafieux, d'associer aux « valeurs » mafieuses une négativité absolue. « *Si la jeunesse se mettait à nier ses valeurs, la toute-puissante et mystérieuse Mafia s'évanouirait comme un cauchemar* », déclarait Paolo Borsellino, autre juge sicilien assassiné en 1992. Cela implique évidemment un État fort et irréprochable, un État protecteur, plus proche des citoyens — car la Mafia, elle, aide et soutient, y compris financièrement, les familles de ses membres emprisonnés ou en difficulté. Avec un taux de chômage de 20,1 % en Calabre (9,2 % en Italie) (8), la tâche dévolue à l'État semble titanesque.

« Comment peut-on combattre la Mafia, selon vous ? », demanda un étudiant à Saverio Strati. L'écrivain calabrais répondit : « Je veux faire une observation qui me concerne aussi. Je crois que nous, les gens du Sud, nous avons tous une mentalité mafieuse, parce que chacun de nous ne s'occupe que de ses petites affaires, de sa tribu, de sa famille. Chacun d'entre nous, lorsqu'il demande quelque chose — à une institution, à un commerçant —, veut être servi immédiatement. Nous n'avons pas encore appris à faire la queue. À intégrer cette simple pratique civile et civique. Cela ne semble qu'un détail, n'est-ce pas, mais, tant que nous serons incapables de faire la queue, la Mafia prospérera (9). » Giovanni Ierardi

Président de la section Alto Crotonese de l'Institut calabrais Raffaele Lombardi Satriani pour la recherche folklorique et sociale, ancien maire de Petilia Policastro (Calabre).

(1) Giuseppe Pitrè, *La Mafia e l'omertà*, Edizioni Brancato, Catane, 2007.

(2) Leonardo Sciascia, *Le Jour de la chouette*, Flammarion, coll. « GF », Paris, 2015.

(3) Pino Arlacchi, *La Mafia imprenditrice. L'etica mafiosa e lo spirito del capitalismo*, Il Mulino, coll. « Contemporanea 2 », Bologne, 1983.

(4) Collectif, *Le ragioni della Mafia. Studi e ricerche di « Quaderni calabresi »*, Jaca Book, Milan, 1983.

(5) Sur les rites d'initiation, cf. Enzo Ciconte, *Storia criminale. La resistibile ascesa di Mafia, 'Ndrangheta e Camorra dall'Ottocento ai giorni nostri*, Rubbettino, Soveria Mannelli (Catanzaro), 2008.

(6) Cf. Nicola Gratteri et Antonio Nicaso, *Fratelli di sangue. La 'Ndrangheta tra arretratezza e modernità : da Mafia agro-pastorale a holding del crimine*, Luigi Pellegrini Editore, Cosenza, 2006.

(7) Luigi M. Lombardi Satriani, « Il trionfo della mortificazione », et Francesco Tassone, « Le letture separate », dans *Le letture della Mafia*, Qualecultura - Jaca Book, Vibo Valentia - Milan, 1989.

(8) Institut national de statistiques (Istat), Rome, 2020.

(9) Collectif, *Strati a Petilia*, Stampa Due L, Mesoraca, 2014.